

**YANICK LAHENS**



**BAIN DE LUNE**

roman

**PRIX FEMINA  
2014**

**SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR**



BAIN DE LUNE

DU MÊME AUTEUR

*L'EXIL, ENTRE L'ANCRAGE ET LA FUIITE : L'ÉCRIVAIN HAÏTIEN*  
essai, Éditions Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1990

*TANTE RÉSLA ET LES DIEUX*  
nouvelles, L'Harmattan, Paris, 1994

*LA PETITE CORRUPTION*  
nouvelles, Éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1999 ; Mémoire d'encrier,  
Montréal, 2003

*DANS LA MAISON DU PÈRE*  
roman, Le Serpent à plumes, Paris, 2000

*LA FOLIE ÉTAIT VENUE AVEC LA PLUIE*  
nouvelles, Presses nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2006

*LA COULEUR DE L'AUBE*  
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2008  
Prix RFO 2009

*FAILLES*  
récit, Sabine Wespieser éditeur, 2010

*GUILLAUME ET NATHALIE*  
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2013

YANICK LAHENS

# BAIN DE LUNE

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE SÉQUIER, PARIS VI  
2014

*Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un arbre généalogique ainsi qu'un glossaire donnant la définition des mots suivis d'un astérisque à la première occurrence.*

© Sabine Wespieser éditeur, 2014

*Je suis Atibon-Legba  
Mon chapeau vient de la Guinée  
De même que ma canne de bambou  
De même que ma vieille douleur  
De même que mes vieux os [...]  
Je suis Legba-Bois Legba-Cayes  
Je suis Legba-Signangnon [...]  
Je veux pour ma faim des ignames  
Des malangas et des giraumonts  
Des bananes et des patates douces*

RENÉ DEPESTRE

*Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien*

*[...] il a détruit cette beauté qui  
m'exposait aux rechutes sur les lits du  
désir [...] ; je ressemble à la Mort, cette  
vieille maîtresse de Dieu.*

MARGUERITE YOURCENAR

*Feux*





*APRÈS UNE FOLLE ÉQUIPÉE de trois jours, me voilà étendue là, aux pieds d'un homme que je ne connais pas. Le visage à deux doigts de ses chaussures boueuses et usées. Le nez pris dans une puanteur qui me révulse presque. Au point de me faire oublier cet étau de douleur autour du cou, et la meurtrissure entre les cuisses. Difficile de me retourner. De remonter les jambes. De poser un pied par terre avant que l'autre suive. Pour franchir la distance qui me sépare d'Anse Bleue. Si seulement je pouvais prendre mes jambes à mon cou. Si seulement je pouvais m'enfuir jusqu'à Anse Bleue. Pas une fois je ne me retournerais. Pas une seule fois.*

*Mais je ne le peux pas. Je ne le peux plus...*

*Quelque chose s'est passé dans le crépuscule du premier jour de l'ouragan. Quelque chose que je ne m'explique pas encore. Quelque chose qui m'a rompue.*

*Malgré mes yeux figés et ma joue gauche posée à même le sable mouillé, j'arrive quand même, et j'en suis quelque peu soulagée, à balayer du regard ce village bâti comme Anse Bleue. Les mêmes cases étroites. Toutes portes et toutes fenêtres closes. Les mêmes murs lépreux. Des deux côtés d'une même voie boueuse menant à la mer.*

*J'ai envie de faire monter un cri de mon ventre à ma gorge et de le faire gicler de ma bouche. Fort et haut. Très haut et très fort jusqu'à*

déchirer ces gros nuages sombres au-dessus de ma tête. Crier pour appeler le Grand Maître \*, Lasirenn \* et tous les saints. Que j'aimerais que Lasirenn m'emène loin, très loin, sur sa longue et soyeuse chevelure, reposer mes muscles endoloris, mes plaies béantes, ma peau toute ridée par tant d'eau et de sel. Mais avant qu'elle n'entende mes appels, je ne peux que meubler le temps. Et rien d'autre...

*De tout ce que je vois.*

*De tout ce que j'entends.*

*De tout ce que mes narines hument.*

*De chaque pensée, fugace, ample, entêtante. En attendant de comprendre ce qui m'est arrivé.*

*L'inconnu a sorti son téléphone portable de sa poche droite : un Nokia bas de gamme comme on en voit de plus en plus au All Stars Supermarket à Baudalet. Mais il n'a pas pu s'en servir. Il tremblait de tous ses membres. Tant et si bien que le téléphone lui a échappé des mains et est tombé tout contre ma tempe gauche. Encore un peu et le Nokia aurait achevé de m'enfoncer l'œil...*

*L'homme a reculé d'un mouvement brusque, le regard épouvanté. Puis, prenant son courage à deux mains, a plié lentement le torse et allongé le bras. D'un geste rapide, il a attrapé le téléphone en prenant un soin inouï à ne pas me toucher.*

*Je l'ai entendu répéter tout bas, trois fois de suite, d'une voix étouffée par l'émotion : « Grâce la Miséricorde, grâce la Miséricorde, grâce la Miséricorde. » J'entends encore sa voix... Elle se confond avec la mer qui s'agite en gerbes folles dans mon dos.*

*Dans ma tête des images se bousculent. S'entrechoquent. Ma mémoire est pareille à ces guirlandes d'algues détachées de tout et qui dansent, affolées sur l'écume des vagues. Je voudrais pouvoir recoller*

*ces morceaux épars, les raccrocher un à un et tout reconstituer. Tout. Le temps d'avant. Le temps d'il y a longtemps comme celui d'hier. Comme celui d'il y a trois jours.*

*Année après année.*

*Heure après heure.*

*Seconde par seconde.*

*Refaire dans ma tête un parcours d'écolière. Sans ronces, sans bayahondes \*, sans avion dans la nuit, sans incendie. Refaire ce parcours jusqu'au vent qui, ce soir d'ouragan, m'enchanté, m'enivre. Et ces mains qui me font perdre pied. Trébucher.*

*Remonter toute la chaîne de mon existence pour comprendre une fois pour toutes... Remettre au monde un à un mes aïeux et aïeules. Jusqu'à l'aïeul franginen \*, jusqu'à Bonal Lafleur, jusqu'à Tertulien Mésidor et Anastase, son père. Jusqu'à Ermancia, Orvil et Olmène, au regard d'eau et de feu. Olmène dont je ne connais pas le visage. Olmène qui m'a toujours manqué et me manque encore.*

*Quel ouragan ! Quel tumulte ! Dans toute cette histoire, il faudra tenir compte du vent, du sel, de l'eau, et pas seulement des hommes et des femmes. Le sable a été tourné et retourné dans le plus grand désordre. On dirait une terre attendant d'être ensemencée. Loko \* a soufflé trois jours d'affilée et a avalé le soleil. Trois longs jours. Le ciel tourne enfin en un gris de plus en plus clair. Laiteux par endroits.*

*« Ne fais pas ce que tu pourrais regretter, martèle ma mère. Ne le fais pas. »*

*Je radote comme une vieille. Je divague comme une folle. Ma voix se casse tout au fond de ma gorge. C'est encore à cause du vent, du sel et de l'eau.*



LE REGARD FUYANT DES HOMMES, celui légèrement effaré des femmes à l'arrivée de ce cavalier, tout laissait croire qu'il s'agissait d'un être redoutable et redouté. Et c'est vrai que nous redoutions tous Tertulien Mésidor.

Tertulien Mésidor aimait traverser tous les villages jusqu'aux plus lointains lieux-dits pour mesurer sa force. Évaluer le courage des hommes. Soupeser la vertu des femmes. Et vérifier l'innocence des enfants.

Il avait surgi des couleurs cotonneuses du *devant-jour*. À cette heure où, derrière les montagnes, un rose vif défait des lambeaux de nuages pour déferler à bride abattue sur la campagne. Assis sur son cheval gris cendre, il était comme toujours coiffé d'un chapeau de belle paille à large bord, rabattu sur deux yeux proéminents. Il portait un coutelas suspendu à sa ceinture et traînait à sa suite deux autres cavaliers, qui avançaient du même pas lent et décidé que leur maître.

Tertulien Mésidor se dirigea vers l'étal aux poissons empestant les tripes et la chair en décomposition. À son approche, nous nous étions mis à parler très

fort. Bien plus fort qu'à l'accoutumée, vantant la variété des poissons, la qualité des légumes et des vivres, mais sans lâcher des yeux le cavalier. Plus nous le guettions et plus nous parlions fort. Notre vacarme dans cette aube n'était qu'un masque, un de plus, de notre vigilance aiguë. Quand sa monture se cabra, le cortège se figea en même temps que lui. Tertulien Mésidor se baissa pour parler à l'oreille du cheval et caresser sa crinière. « Otan, Otan », murmura-t-il doucement. L'animal piaffait sur place en agitant la queue. L'homme au chapeau à large bord voulait, lui, avancer sur le chemin pierreux entre les étals. D'un geste d'autorité, il frappa les flancs du cheval de ses talons et, tenant serrée la bride, força l'animal à trotter dans cette direction.

À peine eut-il avancé de quelques mètres qu'il tira cette fois sur les rênes pour s'arrêter à nouveau. Le mouvement fut si brusque que les deux autres cavaliers eurent du mal à retenir leurs chevaux qui piaffaient eux aussi. Tertulien Mésidor venait d'entrevoir, assise entre toutes les femmes, Olmène Dorival, fille d'Orvil Clémestel, dont le sourire fendait le jour en deux comme un soleil et qui, d'un geste nonchalant, avait torsadé le bas de sa jupe pour la glisser entre ses cuisses. Deux yeux la déshabillaient déjà et elle n'en avait pas le moindre soupçon.

Au léger frémissement de ses narines, les deux autres cavaliers surent à quoi s'en tenir. Tertulien Mésidor garda les yeux fixés quelques secondes sur cette bande de tissu qui cachait la source et la fleur

d'Olmène Dorival. Il en eut le souffle coupé. Quelques secondes. Rien que quelques secondes. Mais assez pour être tout retourné. Prisonnier d'un sortilège sans explication.

Le désir de Tertulien Mésidor pour Olmène Dorival fut immédiat et brutal, et fit monter en lui des envies de jambes emmêlées, de doigts furtifs, de croupe tenue à même les paumes, de senteurs de fougères et d'herbe mouillée.

Tertulien Mésidor devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Olmène Dorival en avait à peine seize.

Il possédait les trois quarts des terres de l'autre côté des montagnes. Il était un *don* \*. Un grand *don*.

Elle allait le plus souvent nu-pieds et n'avait jamais chaussé que des sandales taillées dans un cuir grossier.

Il avait fait plusieurs séjours à Port-au-Prince, et même voyagé au-delà des mers et dansé le *son* \* avec des mulâtresses à La Havane.

Elle n'avait franchi les limites d'Anse Bleue que pour accompagner sa mère au marché aux poissons de Ti Pistache, qui sentait la pourriture et les tripes et où dansaient les mouches dans des sarabandes folles. Ou, depuis peu, un peu plus loin, au grand marché de la ville de Baudalet.

Sous ce nom de Tertulien, couvaient des légendes invérifiables et des vérités tenaces. On disait qu'il avait volé, tué. Qu'il avait couvert autant de femelles que celles que comptait notre village de paysans-pêcheurs. Et bien d'autres choses encore...

À la monotonie des jours très ordinaires, Olmène Dorival n'avait échappé que par les dieux, qui quelquefois la chevauchaient de songes, d'humeurs, de couleurs et de mots.



TERTULIEN, TENANT LES RÊNES de son bel alezan gris cendre, abaissa le torse pour lui caresser à nouveau la crinière. Mais au bout d'un moment, n'y tenant plus, il claqua les mains d'un geste d'autorité en direction d'Olmène. Le bruit résonna à nos oreilles à tous comme un fouet. Olmène Dorival ne crut pas que cet ordre lui était adressé. Nous non plus. Elle avait, comme nous tous, aperçu quelquefois ce cavalier dans la poussière des chemins ou sur la galerie des Frétilton, juste à côté de leur grand magasin, à Baudelet. Mais elle n'avait jamais fait que l'apercevoir, avec la distance due. Il faisait partie des autres – vainqueurs, nantis, conquérants –, non des vaincus, des défaits comme elle. Comme nous. Pauvres comme sel, *maléré*, infortunés.

Olmène se retourna mais ne vit derrière elle que la vieille Man Came qui vendait des herbes médicinales, Altéma le cul-de-jatte somnolant à même le sol, et un jeune garçon tenant la bride d'un âne. Elle comprit alors qu'elle devrait affronter seule le regard de cet homme dont la seule évocation recouvrait les yeux de son père, Orvil Clémestel, d'un voile noir et gonflait sa bouche

d'une épaisse salive qu'il crachait d'un grand jet dans la poussière. Elle se dit qu'elle ferait semblant de n'avoir rien vu. Rien entendu. Elle baissa légèrement la tête et retint ses nattes désordonnées sous son foulard. Puis feignit de ranger les quelques poissons – sardes, thazards, paroquettes – pêchés la veille par son père et ses frères, et les patates douces, ignames, haricots rouges et le petit mil, dans le panier qu'Ermancia, sa mère, et elle avaient posé à leurs pieds. En soulevant la tête, elle porta le regard loin derrière l'homme à cheval qui, lui, commençait à tout vouloir : les poignets, la bouche, les seins, la fleur et la source. Et, tandis qu'elle scrutait chaque trait du visage de Tertulien Mésidor derrière les cercles enfumés qui s'élevaient de sa pipe, Ermancia acheva de ranger avec sa fille tout ce qu'elle avait apporté de son *jardin* \*.

L'un des deux cavaliers à la suite de Tertulien s'approcha d'Olmène et lui indiqua son maître. Tertulien ôta son chapeau et, avec un rictus qui était tout à la fois un sourire et une menace, demanda à Olmène de lui vendre du poisson. Il acheta tout. Lui qui, au dire de plusieurs, ne mangeait pourtant plus de poisson depuis longtemps. Depuis qu'un thazard en court-bouillon avait failli le faire passer de vie à trépas, il y avait quelques années déjà. Mais Tertulien aurait ce jour-là acheté n'importe quoi. Ce qu'il fit. Il ne rechigna point comme à son habitude sur le prix de la marchandise, et paya aux pêcheurs et aux paysans leur dû. Il acheta à Ermancia du petit mil, des patates douces,

des haricots rouges et quelques ignames, que les deux autres cavaliers charrièrent à l'arrière de leurs chevaux.

Comme nous tous, Olmène avait quelquefois vu un camion, des chevaux ou des ânes pliant sous le poids de marchandises de toutes sortes, traverser les terres salines, bifurquer derrière la rivière Mayonne au loin et gravir la pente jusqu'à disparaître, en direction de la propriété muette de Tertulien Mésidor. Comme nous tous, elle imaginait sans mot dire, dans un mélange de curiosité et d'envie, ce que cachaient ces cargaisons. Des choses connues d'elle comme des choses inconnues, au-delà de ce qu'elle était à même d'imaginer. Au-delà de ce que nous étions nous aussi à même d'inventer. Si un sourire déformait nos lèvres ou exhibait nos gencives édentées dans ces moments-là, impossible, pour elle comme pour nous, de ne pas en vouloir au monde l'espace de quelques secondes. De ne pas en vouloir à quelques-uns qui nous ressemblent comme deux gouttes d'eau, faute de pouvoir nous en prendre aux Mésidor et à ceux qui leur ressemblaient.

Les domestiques qui se hasardaient une fois par semaine jusqu'au marché de Ti Pistache, de Roseaux ou de Baudalet, laissaient parfois tomber une phrase qui aiguillait notre curiosité pour ce monde. Monde que nous, les hommes et les femmes d'Anse Bleue et de tous les bourgs et villages alentour, nous évitions pourtant. Avec un acharnement égal à celui qu'il mettait à nous tenir à distance.

Un jeu qui nous liait tous aux Mésidor et qui les enchaînait à nous malgré eux. Un jeu dans lequel,

vainqueurs et captifs, nous étions passés maîtres depuis longtemps. Très longtemps.

C'est dire qu'entre les Mésidor, le vent, la terre, l'eau et nous couve une histoire ancienne. Non point de commencement du monde ou d'une quelconque nuit des temps.

Juste une histoire qui est celle des hommes quand les dieux se sont à peine éloignés... Quand la mer et le vent soufflent encore tout bas ou à pleins poumons leurs noms d'écume, de feu et de poussière. Quand les eaux ont tracé une bordure franche à la lisière du ciel et aveuglent d'éclats bleutés. Et que le soleil lévite comme un don ou écrase comme une fatalité.

Une histoire de tumultes et d'événements très ordinaires. Quelquefois de fureurs et de faims. Par moments, de corps qui exultent et s'enchantent. Par d'autres, de sang et de silence.

Et parfois de joie pure. Si pure...

Une histoire où un monde nouveau chevauche pourtant déjà l'ancien. Par à-coups et secousses, comme on dit des dieux qu'ils montent un *chrétien-vivant* \*...

Toujours est-il que, dans ce jour naissant, à Ti Pistache, non loin d'Anse Bleue, village de tuf, de sel et d'eau adossé au pied de hautes montagnes d'Haïti, Tertulien Mésidor, seigneur de son état, eut le sang fouetté à vif à la vue d'Olmène Dorival, paysanne nonchalamment accroupie à même les talons face à un panier de poissons, de légumes et vivres, dans un lointain marché de campagne.

LES MÉSIDOR, TOUT À L'EST, de l'autre côté des montagnes surplombant Anse Bleue, avaient depuis toujours convoité la terre, les femmes et les biens. Leur destin avait croisé celui des Lafleur et de leurs descendants, les Clémestral et les Dorival, quarante ans plus tôt. Un jour de l'année 1920 où Anastase Mésidor, père de Tertulien Mésidor, avait dépouillé Bonal Lafleur, aïeul d'Olmène Dorival, des derniers *carreaux* \* d'une *habitation* \* où poussait, sous le couvert ombragé d'ormes, d'acajous et de *mombins*, le café des maquis. Bonal Lafleur tenait cette propriété de sa mère, qui n'était pas du village d'Anse Bleue mais de Nan Campêche, une localité à six kilomètres des montagnes au sud d'Anse Bleue.

Anastase Mésidor s'était déjà approprié les meilleures terres du plateau. Mais il en lorgnait d'autres pour les vendre à prix d'or aux aventuriers et francs-tireurs venus d'ailleurs, comme ceux de la United West Indies Corporation, qui, avec l'arrivée des Marines, s'étaient abattus sur l'île. Persuadés qu'ils étaient que les grandes propriétés, comme les *fincas* de Saint-Domingue ou les *haciendas* de Cuba, feraient leur fortune et, du même coup, nous

transformeraient enfin en paysans civilisés : chrétiens aux cheveux propres et peignés et portant chaussures. Apprivoisés mais sans terres. « Jamais », un mot que Solanèle Lafleur, la mère de Bonal, avait répété des dizaines de fois à son fils en traçant une croix sur le sol et en lui indiquant, d'un mouvement vif et ample du bras, les pentes escarpées des montagnes. Là-haut, dans les *dokos* \* où soufflait encore l'esprit des Ancêtres marrons. « La terre, mon fils, c'est ton sang, ta chair, tes os, tu m'entends ! »

Anastase Mésidor avait fait un mauvais sort à deux frères de Roseaux, Pauléus et Clévil, qui pensaient pouvoir lui tenir tête et jouer les récalcitrants. Ils avaient disparu dans la brume des premières heures du jour, sur le chemin qui les menait à leur *jardin*. On retrouva l'un du côté du morne Peletier, suspendu à un manguiier comme une poupée disloquée, l'autre à moitié dévoré par des porcs sur le bord de la route menant de Ti Pistache à la localité de Roseaux.

Nous, les Lafleur, avons la réputation d'être inatteignables et porteurs de *points* \* puissants, redoutables même. À des kilomètres à la ronde, beaucoup nous enviaient ce pouvoir qu'ils croyaient inouï. Sans limites. Cette solide réputation ne fit pourtant pas le poids face à l'offre insistante d'Anastase Mésidor : Bonal Lafleur fut tout de même acculé à se défaire de ses terres en grinçant des dents un matin, en présence d'un arpenteur à chapeau de laine noir et d'un notaire en costume trois-pièces gris foncé bien trop ajusté au corps.

Après une lecture qui débuta par les mots « Liberté, égalité, fraternité, République d'Haïti » et se termina par « ici collationné », Anastase Mésidor, le notaire et l'arpenteur signifièrent à Bonal qu'il n'était plus propriétaire.

Son pouce imbibé d'encre à peine apposé sur le papier en guise de signature, Bonal Lafleur réclama à Anastase Mésidor son dû. Il lui avait tout de même vendu, le cœur serré, la plus belle portion des terres des héritiers Lafleur, dans les grandes plaines fertiles encerclées des montagnes qui dominaient Anse Bleue vers le sud. Des montagnes aux flancs encore verts, très verts, même si quelques fines lignes claires striaient déjà leur épaisse chevelure.

Anastase Mésidor, à l'immense surprise de Bonal, paya argent comptant, un grand sourire aux lèvres. Une pitance que Bonal devrait partager avec une cohorte de prétendants dont les titres étaient loin d'être les plus clairs qui soient. En regardant son pouce taché d'encre, Bonal se rappela les démêlés avec la longue liste des frères et sœurs, cousins et cousines, les premiers lits, les seconds, les troisièmes, et les autres. Sans oublier tous ceux qui ne manqueraient pas de surgir des terres environnantes à l'annonce de cette vente. Un jour, il avait voulu arrêter de compter les ayants droit, après qu'un affrontement entre branches rivales avait failli s'achever dans le sang des machettes. Chacun rappelant du tranchant de sa lame l'événement qui avait fixé les bornes et les lisières. Si Bonal avait tenté d'arrêter de compter, le morcellement des terres n'avait guère cessé pour autant.

Tandis qu'il quittait l'étude du notaire, Bonal, se remémorant l'incident, secoua la tête de droite à gauche sous son chapeau de paille avachi, effiloché aux bords, tout en tâtant les billets dans la poche droite de son pantalon.

Tous ces souvenirs finirent par tisser dans sa tête un écheveau de sentiers sombres ne menant nulle part. Il fut pris d'un léger vertige. Et puis il y avait surtout ce sourire d'Anastase Mésidor. Pas net. Trop beau pour être vrai. Un sourire qui lui donnait froid dans le dos. Un sourire qui ne laissait rien présager de bon. Il s'en remit un instant au Grand Maître tout là-haut, en soupirant, la gorge sèche. Mais Dieu, le Grand Maître, était bien trop loin pour éteindre sa soif, et Bonal, tâtant à nouveau ses billets, se décida pour quelques bonnes rasades de *clairin* \*. Pas un de ces *trempés* \* dans lequel auraient macéré herbes, épices et écorces. Non. Un bon *clairin* sans mélange, qui lui saisirait la langue, lui brûlerait la gorge et réveillerait son âme au milieu de belles flammes afin que, l'espace de quelques heures, sa vie lui apparût comme une route lumineuse. Sans ronces. Sans halliers. Sans *bayabondes*. Sans Anastase Mésidor. Sans famille encombrante. Fluet sur des jambes aux muscles saillants, menton légèrement en avant, il avança d'un pas décidé en direction de Baudelet.

« Que de rejets pour tous ces hommes ! Que de rejets ! Dix, quinze, vingt et même davantage ! » soupira Bonal. Pourtant, cette idée de rester vert jusqu'à la tombe le ragailardit, et il eut une pensée douce et fugace



pour une jeune *femme-jardin* \* de Nan Campêche, travailleuse, caressante, aux cuisses puissantes, et qui lui avait donné deux fils. Il sourit en passant légèrement la main sur sa barbe épaisse et accéléra le pas, comme pour courir après ces visions, malgré le *pian* \* qui lui mangeait le talon gauche.

Mais, de peur d'être roué de coups par les Marines et soumis de force à l'une de leurs redoutables corvées ou, pire, d'être abattu sans sommation pour peu qu'on le confondît avec un des rebelles *cacos* \*, Bonal se ravisa. La peur au ventre mais agile comme un chat sauvage, il préféra emprunter les sentiers abrupts. Cette peur à tordre les boyaux, qu'il fallait dompter, apaiser, il ne la connaissait que trop bien. Peur acide et douloureuse. Peur qui ne desserrait jamais son étreinte. Attachée à nous comme une seconde peau. Plantée en nous comme un cœur. La peur, un cœur à elle toute seule. À côté de celui pour aimer, partager, rire, pleurer ou se mettre en colère. Alors, aux grands chemins, Bonal choisit l'avancée en solitude. Dans les fourrés et les *bayabondes*. L'avancée jusqu'à l'invisible. Là où personne ne vient nous chercher. Là où sont les ombres : dans le regard des bêtes, sous l'écorce des arbres, dans le sifflement du vent, sous les feuillages, dans la pierre sous l'humus. Il toucha la petite boursofflure sous son bras gauche et s'en alla marcher dans cette lumière étrange des sous-bois. Là où il pouvait se confondre avec le souffle, la rumeur des éléments. Là où il pouvait être tout et rien à la fois. Là où Gran Bwa \* veille sur ses enfants et terrasse la peur. Où il la réduit au

silence. Bonal fredonna tout bas, plusieurs fois de suite, sans même s'en apercevoir :

*Gran Bwa o sa w té di m nan ?*

*Mèt Gran Bwa koté ou yé ?*

Grand Bois que m'avais-tu dit ?

Grand Bois où es-tu ?

Et avança d'un pas léger, léger...

UNE FOIS SUR LE CHEMIN DE BAUDELET, Bonal ralentit le pas pour n'éveiller aucun soupçon et revêtit notre visage des villes, celui du paysan toutes dents dehors, abruti par la faim et des divinités obscures. Qui ne sait rien, ne voit rien, rit et ne dit jamais non.

Bonal s'arrêta, comme toutes les rares fois où il se rendait à Baudelet, au grand magasin des Frétilton, non loin du marché. « Le paysan haïtien est un enfant, je vous dis. Un enfant ! » aimait répéter Albert Frétilton en tirant sur son épaisse moustache. Et nous acquiescions toujours d'un mouvement répété de la tête, penchée vers le sol. Ce qui rassurait Albert Frétilton, qui plaçait les pouces derrière ses bretelles et, pour mieux nous observer de haut, portait son cou légèrement allongé en avant, puis rajustait ses lunettes.

Les deux fils Frétilton, François et Lucien, et leur unique sœur Églantine, gantée et chapeauté, étaient partis en France sur un des grands paquebots qui régulièrement accostaient au port de Baudelet pour faire la fortune des comptoirs des deux côtés de l'Atlantique. Celle d'Albert Frétilton datait de deux générations, depuis

qu'un aïeul originaire de La Rochelle s'était installé à Baudelet et avait engendré dans cette ville portuaire une lignée de mulâtres, bourgeois de province. Outre son négoce de café, Albert Frétilon préparait dans une *guildive* \* à l'entrée de la ville le meilleur *clairin* qui soit. Une fois l'eau-de-vie tirée, il passait le plus clair de son temps sur la galerie de sa demeure, contiguë à la boutique tenue par sa femme. Le commandant de la place, le juge du tribunal civil et le directeur de l'unique école de Baudelet s'y réunissaient, avec d'autres, pour se répandre en envolées lyriques et professions de foi.

Ce midi-là, Anastase Mésidor, après l'achat des terres de Bonal les avait déjà rejoints dans leurs diatribes enflammées. Les événements de ces derniers mois ne les lâchaient pas. Le directeur de l'école de Baudelet évoqua une fois de plus les villes bombardées par l'aviation américaine, la sanglante débâcle des chefs *cacos* : Charlemagne Péralte assassiné, attaché torse nu à une porte en bois et exposé sur une place publique, et Benoît Batraverse, tué quelques mois plus tard. Le ton monta. Certains, comme le juge du tribunal civil, y allant de leur sens de l'honneur et, tout en se frappant le torse porté en avant, de leur amour débordant pour la patrie. D'autres, comme le commandant de la place et Anastase Mésidor, vantant les bienfaits de cette présence civilisatrice qui allait enfin mettre un terme aux luttes fratricides des sauvages que nous étions. « Oui, tous, nous sommes des sauvages ! » En prononçant le mot « sauvage », Anastase aperçut Bonal debout devant la boutique et le désigna du doigt

avec une insistance qui ne rassura pas ce dernier. Albert Frétilton, lui, avait acquiescé à toutes les opinions. Absolument toutes. La prospérité et la pérennité de ses affaires dépendaient de cette absence totale d'états d'âme et de cette conviction plantée en lui que, nous les paysans, nous ne grandirions jamais.

Bonal souleva son vieux chapeau de paille et leur offrit son plus large sourire. Il se serait même laissé comme d'habitude bercer jusqu'au vertige par les imparfaits du subjonctif et les mots en latin de ces messieurs si, depuis qu'il avait quitté l'étude du notaire, il n'avait ressenti une étrange prémonition que confirmait ce doigt pointé sur lui. Alors, cette inquiétude, il décida de la noyer elle aussi dans le *clairin* dont il rêvait depuis la vente des terres. Un vrai *clairin*.

À la première gorgée, juste à la sortie de Baudelet, Bonal se rappela bien sûr l'offrande à faire à Legba \* pour ouvrir le passage aux divinités de la famille, celle à Agwé \* pour que la mer les nourrisse encore longtemps, et celle à Zaka \* pour que les *jardins* soient plus généreux. La terre lui parut déjà plus légère, à croire que le soleil au zénith avait dessiné un monde pur, net, dépeuplé. Il se dirigea d'un pas alerte vers le sous-bois, en direction d'Anse Bleue.

Bonal disparut le jour même. Sans Zaka, sans Agwé, sans Legba. Ceux parmi nous qui ne cherchaient pas noise aux puissants mirent au compte de l'ébriété son inexplicable disparition. D'autres affirmèrent avoir vu un groupe d'hommes à dos d'âne qui avaient sans doute

dépouillé Bonal de son argent en lui faisant la peau après. Certains évoquèrent la présence d'une chèvre postée au bord du chemin et qui parlait distinctement en laissant apparaître deux dents en or. Quelques-uns jurèrent avoir vu une vieille qui, après avoir esquissé des pas étranges avec l'agilité d'une jeune fille, aurait disparu dans la gorge au fond de la ravine. Le tout sous l'œil indifférent de deux Marines debout, avec leur imposant fusil en travers de l'épaule.

Et chacun de nous en rajouta, en rajouta...

Pour tenter de lui ôter tout soupçon, Anastase Mésidor envoya un messager à cheval rencontrer Dieula Clémesttal, la mère des quatre enfants de Bonal : Orvil, Philogène, Nélius et Ilménèse. Mais la colère lui serrait déjà tellement la mâchoire que Dieula ne prononça pas un mot. Pas un seul, de tout le temps que le messager se tint debout sur le seuil de sa maison, roulant gauchement son chapeau entre les mains.

« Honneur, madame Bonal ! C'est Anastase Mésidor qui m'envoie vous dire... »

Pour toute réponse, Dieula alluma sa pipe lentement. Très lentement. Aspira fort trois fois de suite sans jamais lever la tête. Puis cracha si bruyamment et si ostensiblement que l'homme prit congé sur-le-champ. Il n'osa même pas se retourner avant de disparaître sur son cheval au bout du sentier.

Cette scène, comme Orvil, le père d'Olmène, devait souvent le répéter plus tard, lui avait laissé sa première

impression forte et indélébile sur ce qu'il était et ce que représentait ce messenger. Sur ce qui était grand et ce qui ne l'était pas. Ce qui était fort et ce qui était faible. Sur le chasseur et la proie. Sur celui qui écrase et celui qui est broyé. Orvil Clémestral avait juste douze ans. Il se blottit, ainsi que sa jeune sœur Ilménèse, dans les jupes de sa mère.

Le soir même, Bonal apparut en songe à Dieula – « comme je te vois là », avait-elle affirmé à ses enfants et à nous tous. Et Bonal lui avait tout raconté. Absolument tout : la vente des terres, les sentiers cachés jusqu'à Baudalet, le doigt pointé sur lui, l'achat du *clairin* et, sur le chemin, une douleur aiguë au dos. Infligée par la pointe d'un coutelas. Et puis rien. Plus rien.

Le lendemain, avec Orvil, son fils aîné, elle se rendit à l'aube, et sans l'ombre d'une hésitation, à l'endroit exact où se trouvait le corps de Bonal : au fond d'un ravin, au milieu de ronces et de *bayabondes*. Les poches de Bonal étaient vides et, autour du corps qui commençait à gonfler, s'agitaient une nuée de mouches. Nous étions médusés, choqués, mais pas le moins du monde surpris. Dieula ne fit que nous confirmer la puissance des rêves, la force et la solidité des mailles qui nous reliaient aux Invisibles. Nous avons hurlé notre douleur, puis nous nous sommes tus. Retournant à notre placidité. À notre retenue. À notre silence paysan.

Le service pour Bonal se déroula sans tambours. Sans pleureuses. Larmes ravalées. Sans cris tirés des entrailles des femmes. Sans réminiscences tapageuses des

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN MAI 2014  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE F. PAILLART  
À ABBEVILLE  
POUR LE COMPTE  
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE  
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 112  
ISBN : 978-2-84805-117-8  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2014